



Bylka

L'affaire de la BAC 18

KARIM MAMECHE
AVEC JEAN-MARC MICHELANGELI



POLICE

Bylka
L’Affaire de la BAC 18

Karim Mameche
Jean-Marc Michelangeli

Bylka

L’Affaire de la BAC 18

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-275-8

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

TOUTE LA PLUIE TOMBE SUR MOI...

Paris, le 15 juin 2019

Ce soir-là, je porte une veste noire d'été, un pull léger bleu couleur gradé surveillant de prison – ça ne s'invente pas –, un simple jean et une paire d'Asics sans lacets...

– Quelle heure il est ? je demande au policier qui m'accompagne.

– Minuit et demi... Si tu as de la chance, ils vont commencer par la Santé !

Quelle chance ! je me dis avec une pointe d'amertume mêlée à ce sentiment d'incompréhension qui ne me lâche pas depuis la fin de ma garde à vue.

Peu après, je me retrouve dans le plus simple appareil, dans une pièce exiguë éclairée par un néon aussi épuisé que moi... Je suis fouillé intégralement, méticuleusement. Ils regardent partout : sous les pieds, sous les bras, sous les couilles... Je suis sonné, je me laisse faire, oubliant tout ce qui me reste de dignité.

À l'extérieur, il pleut à verse. Un fourgon cellulaire blanc m'attend. Je vais pour monter mais un policier me retient :

– On va te faire monter en dernier... Tu vas rester avec nous. T'inquiète, on va pas te mettre dans les cellules avec eux !

Eux c'est les autres détenus... Il va bien falloir que je me fasse à l'idée qu'on fait partie du même camp maintenant.

Le fourgon démarre sur les chapeaux de roues. Dans la cabine, le même policier me regarde, comme s'il compatissait. Il sort une petite clé de sa poche et m'enlève les menottes. Je le remercie du bout des yeux, frottant mes poignets endoloris. Je sens alors qu'il veut me dire quelque chose. Il hésite. Puis il se lance à voix basse :

– Je vais te donner un conseil : y a une fiche où y a marqué que t'es fonctionnaire de police. Dis que t'as pas eu cette fiche sinon les matons vont s'en donner à cœur joie. Ils vont te dénoncer aux autres détenus qui vont te faire la misère.

– Comment je fais alors ? je demande, vraiment inquiet. Le policier me sourit.

– Je vais faire disparaître la feuille, donne-la-moi.

J'hésite. Je me demande s'il ne s'agit pas encore d'une manipulation. Méchant flic, gentil flic, je connais bien la chanson. Si c'est ça, cette fois-ci ils vont beaucoup trop loin. Mais après tout, au point où j'en suis, pourquoi pas. Je lui tends la feuille qu'il glisse machinalement dans la poche de sa veste avec un regard complice.

Le fourgon continue de rouler à vive allure, il prend les virages à la corde, sans ménagement... J'ai envie de vomir. On passe devant la porte de Bagnolet. La pluie n'a pas

cessé. À travers la petite vitre, je reconnais les lumières du Auchan dans lequel on a l'habitude de faire nos courses avec Keltoum, mon épouse. J'ai un énorme pincement au cœur : je suis juste à côté de la maison, mais je réalise que je ne rentrerai pas chez moi ce soir. Ce soir, c'est la prison qui m'attend. Pour combien de soirs ? Je ne parviens pas à réprimer mes larmes. Le policier s'en aperçoit mais détourne le regard, par pudeur.

Soudain, le détenu dans la cabine d'à côté frappe à la cloison :

– Mec, tu viens d'où ?

Le policier me regarde comme pour me mettre en garde.

– De Paris, je réponds prudemment.

– Moi aussi ! Je suis de la Goutte d'Or !

Je me crispe d'un seul coup. La Goutte d'Or, c'est là où je bosse ! Sûrement un gars qui me connaît, voire que j'ai déjà coffré. Je me dis que les ennuis vont bientôt commencer.

Lorsqu'on arrive enfin à la Santé, je vois l'immense mur de pierre se dresser face à moi, froid, implacable... Me jugeant de toute sa hauteur.

Le policier me remet les menottes, s'excuse... Protocole oblige. Puis il me parle, toujours à voix basse :

– Pareil, on va te faire sortir en dernier pour que tu sois pas emmerdé !

Je le remercie timidement, d'une voix à peine audible. Et puis j'attends dans ma cellule. J'entends mon voisin de la Goutte d'Or qui sort. J'essaie de repérer qui c'est mais je n'arrive pas à voir sa tête par la petite lucarne grillagée. J'entends seulement sa voix lorsqu'il insulte les policiers.

J'ai la trouille de tomber sur lui en descendant. Je stresse comme je n'ai jamais stressé durant toute ma carrière.

Il est 2 heures du mat, la pluie n'a pas cessé, rendant la scène encore plus tragique, comme dans un vieux polar des années 50. Je n'ai presque pas dormi pendant quatre jours. Je n'ai plus les idées claires. Je ne comprends toujours pas ce que je fous là.

On revient me chercher au bout de cinq minutes.

Le policier me fait sortir et me serre la main amicalement :

– Là c'est plus la police, collègue, tu vas entrer dans le monde de la prison. J'espère pour toi que ça va s'arranger. Mais surtout rappelle-toi, tu dis jamais que t'es policier, OK ? Bon courage à toi...

La pluie redouble d'intensité. Je cours vers le portail pour me mettre à l'abri de l'eau. Quel drôle de réflexe. Cette pluie, je ne sais même pas quand je la reverrai !

Une fois à l'intérieur, on me demande mon nom, mon prénom, on prend mes empreintes... On me prend en photo le long d'une règle graduée contre le mur.

Je m'appelle Karim Mameche, je suis marié et père de famille, policier à la Bac 18 depuis 20 ans, tout le monde me connaît sous le nom de Bylka.

Mais en cette nuit pluvieuse de juin 2019, tout ça importe peu. Désormais, je ne suis plus que le détenu n° 304 484.

CE JOUR OÙ TOUT A BASCULÉ

Maison des Mameche, les Lilas, quatre jours plus tôt

Dring! On sonne à la porte alors que je suis encore dans un demi sommeil.

– Karim, réveille-toi, on a sonné...

– J'ai entendu, oui...

– Il est six heures du mat, qui ça peut être ?

– Qu'est-ce que tu veux que j'en sache...

Dring! Dring! Dring!

– Punaise, ils vont me réveiller la petite !

– Attends, bouge pas, je vais voir.

Encore dans le coaltar, j'enfile vite fait un pantalon, descends les escaliers qui mènent au rez-de-chaussée et me dirige vers l'entrée. La porte s'ouvre sur une policière gradée, accompagnée d'une femme au regard sévère.

– Monsieur Karim Mameche ?

– Oui ?

– Je suis la capitaine Cottin et voici madame la juge d'instruction Vaugirard.

Interloqué, je regarde par-dessus les épaules des deux femmes et j'aperçois sept policiers plus deux chiens renifleurs derrière elles ! Je reconnais l'IGPN, la brigade financière, la brigade canine... J'hallucine. Ils cherchent Pablo Escobar ou quoi ?!

– C'est pour quoi ? je demande un peu tendu.

La juge prend alors la parole et me fixe de son regard froid :

– On peut entrer, monsieur ?

– Euh... Oui, enfin... Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est qui, Karim ?

Mon épouse vient de me rejoindre.

– Je sais pas Keltoum, attends... Vous voulez entrer pourquoi ?

– Nous devons procéder à une perquisition de votre domicile, continue la juge qui semble remontée comme une pendule.

– Une perquisition ?!

– Oui, vous faites l'objet de dix-huit chefs d'inculpation.

Tout à coup, j'ai l'impression de basculer dans la quatrième dimension.

– Vous devez faire erreur, vous êtes sûre qu'il s'agit bien de Karim Mameche ?

– (En kabyle) Qu'est-ce qui se passe, chéri ?

– (En kabyle) Rien, rien, sûrement une erreur. Laisse-moi gérer s'il te plaît, je vais régler ça...

La capitaine de police s'impatiente.

– En français, monsieur Mameche, en français. Interdiction de parler arabe ! Nous pouvons entrer ou pas ?

– Oui, oui, entrez. Mais je ne comprends pas, c'est quoi cette histoire de chefs d'inculpation ?!

– Je vais vous les lire monsieur, reprend la juge. Vous êtes accusé des crimes suivants : faux en écriture publique, corruption passive, transport de stupéfiants, blanchiment, détournement d'argent, violation du secret professionnel, association de malfaiteurs, trafic de stupéfiants...

Abasourdi, je l'écoute dérouler de manière protocolaire la liste de tous les crimes dont on m'accuse. Il ne manque plus que meurtre ou pédophilie pour parfaire ce palmarès délirant. Et soudain, le sol s'effondre sous mes pieds. Je croise mon image dans le miroir, je suis blême. Un peu plus loin, Keltoum me lance des regards affolés. Je reprends alors un tant soit peu mes esprits.

– Écoutez, madame la juge, vous devez vous tromper...

– Nous avons des preuves implacables, monsieur Mameche, vous souhaitez faire appel à un avocat ?

– Non... J'ai pas besoin d'avocat, je vous dis que vous faites erreur. Je n'ai commis aucune de ces infractions...

– Comme vous voudrez. Capitaine, vous pouvez procéder à la perquisition avec vos hommes.

– Bien, madame la juge ! Est-ce qu'il y a d'autres personnes dans la maison en dehors de vous deux ?

– Oui, nos trois enfants dorment à l'étage, répond Keltoum sur la défensive.

– Allez les réveiller et regroupez-vous tous dans le salon s'il vous plaît.

– Axel et Léna sont des ados mais Mayline, la plus petite, n'a que quatre mois, elle a encore besoin de dormir.

– C'est la procédure, madame !

Agacé, j'interviens.

– Pardon capitaine, si je peux me permettre...

– À ce stade-là de l'enquête, vous ne pouvez plus rien vous permettre, monsieur Mameche, me coupe la juge.

Comprenant qu'il n'y rien à faire pour l'instant, je propose à la juge de rendre mon arme de service et me montre le plus coopératif possible. Du regard, j'invite Keltoum à faire de même. La mâchoire serrée, elle s'exécute et monte au premier étage, suivie des deux femmes. Mais tandis qu'elle réveille avec peine Axel et Léna dans leur chambre, la capitaine pénètre aussitôt dans la nôtre et commence à soulever le matelas sans se soucier de Mayline qui dort encore dessus. Je la regarde faire, sidéré. Même la juge semble choquée par un tel manque de décence. Keltoum surgit alors dans la chambre et foudroie du regard la capitaine. Elle prend Mayline dans ses bras et la pose contre sa poitrine. Elle a les larmes aux yeux, je sais que ce sont des larmes de rage.

Mais c'est quand nous sommes tous réunis dans le salon que la descente aux enfers commence vraiment. Axel et Léna, les yeux encore ensommeillés, regardent sans trop comprendre les policiers fouiller la maison de fond en comble. Keltoum cherche un peu d'intimité pour allaiter Mayline qui pleure dans ses bras. Les chiens reniflent les moindres recoins, jusque dans les coussins, le congélateur, les poubelles. L'un cherche du cash, l'autre de la drogue... Mais ils ne trouvent rien. Ce qui semble énerver la juge au plus haut point.

Moi, je ne comprends toujours pas ce qui m'arrive. Pourquoi ces chefs d'accusations surréalistes, pourquoi

une perquisition chez moi à six heures du mat devant mes enfants... Avec en prime, une juge d'instruction qui se met à fouiller en personne la maison. C'est du jamais vu !

– C'est à vous, ça ?

Un policier de la brigade financière plus retors que les autres me met deux mallettes ouvertes sous les yeux. À l'intérieur, tous les papiers administratifs du LPL Hôtel et de la brasserie La Pointe Lafayette.

– Euh... oui...

– C'est bon les gars, on a ce qu'il faut ! Gérance de fait !

– Comment ça, gérance de fait ? Non, attendez ! Ça, c'est les établissements de mon père... Il a 78 ans, je l'aide à gérer ses commerces depuis ma majorité !

– Ben voyons, c'est pratique pour blanchir le cash !

– Mais quel cash ?! Enquêtez, vous verrez que tout ça est parfaitement légal !

– Mais nous n'y manquerons pas, croyez-moi. D'ailleurs, du cash, vous en avez quelque part ?

– Oui... 85 euros, je dis, en sortant les billets de mon portefeuille.

Le policier prélève 50 euros qu'il tend à son collègue :

– Tiens, ajoute ça aux scellés !

Je me mords la langue pour ne pas l'insulter et lui dire ce que je pense de ces méthodes.

– Et vous, madame ?

– Moi ? répond Keltoum, surprise.

Mon épouse me regarde, effondrée. Je lui fais signe de la tête d'obtempérer.

– J’ai 350 euros que j’ai retirés du compte de ma mère qui vient de décéder... J’ai un justificatif de banque si vous voulez, c’est dans la chambre.

Le policier ne fait pas de commentaire et lui ordonne d’aller chercher les espèces. Là, je comprends qu’ils sont prêts à tout pour me faire plonger. Mais pour quelle raison ? Keltoum me tend Mayline, qui ne parvient pas à se calmer, et remonte à l’étage, suivie de la brigade financière et de la brigade canine. Tout en berçant ma fille, je les suis à distance, surveillant le moindre débordement possible. Du coin de l’œil, j’aperçois Axel qui comprend instantanément la situation et se faufile dans sa chambre. Il retire discrètement tout l’argent de sa tirelire et de celle de sa sœur, qu’il cache dans son sac à dos. La scène est surréaliste. On croirait une caméra cachée... mais de très mauvais goût.

Keltoum remet les 350 euros au policier ainsi que le justificatif de retrait qu’il refuse de prendre.

– Ça, on verra après !

Elle est en pleurs.

– C’est tout ce qui me reste de ma mère. Cet argent était destiné à ma sœur.

Le policier ne sourcille même pas et s’empare du butin. J’ai envie de lui sauter à la gorge, mais je sais très bien que c’est le pot de terre contre le pot de fer.

Une heure plus tard, la juge accepte que Léna et Axel quittent la maison pour se rendre à l’école. Ils vont être vraiment en retard. Les enfants m’enlacent et me serrent très fort. Je ne sais pas ce qu’ils comprennent de la situation.

Ça me brise le cœur. Mais au fond de moi je sais que je suis innocent, tout ce cauchemar va se terminer rapidement.

– Ne vous inquiétez pas, je dis machinalement, passez une bonne journée, mes amours.

– Attendez jeunes gens, nous allons devoir vous fouiller avant ! stoppe net la capitaine.

– Pardon ? s'indigne Keltoum.

– C'est la procédure, madame.

Axel blêmit. Je sais malheureusement pourquoi.

– Eh bien, 1 400 euros en espèce, siffle la gradée en sortant les billets du sac à dos de notre fils.

Keltoum percute instantanément. J'essaie d'expliquer :

– C'est pas ce que vous croyez, c'est l'Aïd, Noël, les anniv, papi, mamie...

– Ils sont bien gâtés ces enfants !

Keltoum bondit.

– Ça, c'est pas vos affaires !

J'attrape discrètement le bras de mon épouse pour lui faire comprendre de faire profil bas.

– C'est notre argent ! se rebelle Axel.

– Papa, pourquoi ils volent notre argent ? enchaîne Léna en pleurs.

– Les enfants, partez à l'école. Ne vous inquiétez pas, vous les récupérerez vos étrennes !

Les heures qui suivent semblent une éternité. Les policiers mettent la maison sens dessus dessous, cherchent, cherchent encore... Mais ne trouvent toujours rien.

Je sens que la juge est en train de perdre son sang-froid. Elle devient folle, au sens premier du terme. Elle monte

sur un escabeau branlant, manquant de tomber à plusieurs reprises. Elle parcourt de ses mains tremblantes toute la corniche de notre faux plafond dans l'espoir d'y trouver les preuves de ma culpabilité... Rien !

Elle se rue sur un tas de vieux téléphones dans le grenier, neuf au total.

– Et ça ?

– Je les ai récupérés sur la voie publique. C'est les choufs, les guetteurs, qui s'en débarrassent quand ils nous voient arriver.

Mais ces téléphones sont hors d'usage depuis des années, même l'IGPN n'en a rien à faire. Encore rien !

Elle met la main sur un sac plastique contenant de la poudre qu'elle dégote dans le coffre de ma Smart, au garage. Elle me l'exhibe sous le nez, victorieuse. « C'est pas de la coke, madame la juge, c'est du sel que j'ai fait bénir en Kabylie... Vous voulez goûter ? » Je ne peux m'empêcher d'être un poil ironique.

Définitivement rien ! Juste un énorme fard qu'elle pique devant l'ensemble des policiers.

Mais la perquisition est loin d'être terminée. J'ai à peine le temps d'embrasser Keltoum et la petite que je suis embarqué dans la voiture de l'IGPN, direction un box situé pas loin de la maison. Là encore, rien de bien excitant. Juste un vieux scooter BMW qui appartient à Nadjib, un ami, et qui trône sur sa cale faute d'avoir été réparé.

La destination suivante est un appartement que j'ai acheté à Aubervilliers. Même constat : les policiers n'ont strictement rien à se mettre sous la dent ! Ça les rend nerveux.

« Regarde-le bien ton appart, tu peux lui dire au revoir ! »
Je comprends alors que mon bien va être perquisitionné, sans raison valable, de la même façon qu'ils ont saisi l'argent en espèces de toute la famille. Au fond de moi, j'enrage.

– OK les gars, on va jeter un œil au commissariat où travaille ce monsieur !

Le policier qui vient de dire ça me regarde avec un sourire narquois. Il voit que je me décompose et sourit de plus belle. Il pense sûrement que je suis piégé, qu'il va trouver là-bas de quoi me faire mettre en prison pour le restant de mes jours. Mais mon état de fébrilité n'a rien à voir avec ça. Ils peuvent bien fouiller tout ce qu'ils veulent, j'ai ma conscience pour moi. J'angoisse seulement à l'idée de me retrouver face à mes collègues, à ma hiérarchie, traité comme un vulgaire malfrat.

Lorsqu'on pénètre dans le commissariat, tous les regards se tournent vers nous. Je suis dans mes petits souliers. Mais les collègues du matin comprennent tout de suite de quoi il en retourne et m'apportent leur soutien d'un sourire amical. Maxime Paulsson, mon supérieur, sort alors de son bureau accompagné de son adjoint. Tandis que ce dernier indique aux policiers où se trouve mon casier, Maxime en profite pour m'interroger du regard. Je comprends sa question : « *Ils ont quelque chose contre toi ?* » Je lui fais signe que non... « *Max, tu me connais quand même !* »

Mon casier est fouillé de fond en comble : des lunettes de ski, des protège-tibias et un casque Decathlon achetés à mes frais pour faire face aux manifs des Gilets jaunes, une pauvre canette de Redbull pour tenir le coup, du décontaminant pour les yeux, et pour finir, mon gilet pare-balles...

Les policiers de l'IGPN sont sur les dents. Ils fouillent de fond en comble sans trouver ce qu'ils cherchent. Pour couronner le tout, ils sont perturbés par la présence silencieuse des *baqueux* qui se sont approchés d'eux, réunis autour du casier, leur mettant la pression du regard. Dans ce moment de grand désarroi, la solidarité de mes collègues me fait chaud au cœur.

Ils ont débarqué chez moi un lundi à six heures du matin, à neuf personnes plus deux chiens, une juge d'instruction en prime, à qui on a vendu le coup du siècle. Mais même les munitions de mon ancienne arme de service qu'ils ont trouvées dans mon coffre, et qu'ils ont ajoutées aux scellés pour gonfler la procédure, ne parviennent toujours pas à m'inculper de quoi que soit ! Alors pourquoi décident-ils tout de même de m'emmener en garde à vue ? Je n'en sais rien. La seule chose que je comprends, c'est que je risque de ne pas revoir ma femme et mes enfants pendant quelques jours. Avec dix-huit chefs d'inculpation, je vais avoir au moins droit à quatre-vingt-seize heures de détention.

Je le comprends à l'instant où je traverse la haie d'honneur que mes collègues font solennellement autour de moi, tandis que deux policiers de l'IGPN m'escortent sans ménagement jusqu'à leur voiture...

QUATRE JOURS POUR CONVAINCRE

Garde à vue, jour 1

La voiture de police se gare devant le 30, rue Hénard, dans le 12^e arrondissement. C'est le siège de l'IGPN. Sur le bureau de la capitaine, je remarque cinq boîtes avec les noms des collègues du groupe que je commande : Stéphane Curtel, Jean-François Bréguet, Gilles Theron, Melek Arslan et Aaron Berkane, mon adjoint... Je suis aussitôt rassuré : si on est tous là, ce doit être simplement pour avoir commis un faux en écriture. Ils ont dû remonter une affaire où on avait menti. C'est une pratique courante dans notre métier. À ce moment-là, je sais que je vais devoir encore mentir.

– Est-ce que vous travaillez avec des informateurs, monsieur Mameche ?

– Non, c'est interdit...

– Je sais que c'est interdit, ce n'est pas ce que je vous demande. Est-ce que malgré tout vous travaillez avec des informateurs non référencés ?

– Non.

Mentir à l'IGPN, c'est la première chose qu'on nous apprend à la BAC. On nous demande de répéter inlassablement ce qu'on a écrit sur le procès-verbal. Il faut couvrir les faux en écriture, la violence faite aux personnes interpellées, toutes les pratiques illégales, la torture même... Tout ce qui fait pourtant partie de notre quotidien !

– Saviez-vous que vos véhicules ont été mis sur écoute ?
Je me raidis.

– Non, je ne savais pas.

La capitaine me regarde d'un air narquois.

– 33 000 heures d'écoutes, monsieur Mameche, ça en fait des histoires à raconter !

Je reste littéralement séché. Est-ce que c'est du bluff ? J'ai pas l'impression. Pour nous, les mises sur écoute c'est que dans les films... Comment est-ce possible ? Je comprends alors qu'un long chemin de croix m'attend. Ils vont me cuisiner, encore et encore, jusqu'à me faire avouer. Mais avouer quoi ?

Ils n'ont strictement rien trouvé chez moi lors de la perquisition, alors les questions se concentrent autour des informateurs : est-ce que je travaille avec eux ? Est-ce que je perçois des rémunérations de leur part ? Je maintiens ma position. Non, non et non !

À la BAC comme aux Stups, les « tontons » doivent être référencés si tu veux bosser avec. Mais c'est rarement le cas. On se sert toujours de types qui nous donnent des tuyaux en loucedé. On leur rend des services, mais ils n'apparaissent jamais sur les PV. C'est comme ça qu'on m'a formé, depuis le début.

Alors la journée s'éternise. Les questions sont toujours les mêmes, lancinantes, formulées de manière différente...

pour me pousser à la faute. On ne me donne quasiment rien à manger, on me fait attendre, ou plutôt traîner. Deux policiers me regardent en souriant, se parlent à l'oreille, ricanent... Une manipulation dont je connais parfaitement les rouages. Parfois ils s'interpellent entre eux : « *T'as oublié que t'as un pote ?* » « *ben ouais !* », grossière imitation de mon ami Nadjib et de moi quand on déconne ensemble. Juste pour me prouver qu'on a bien été mis sur écoute ! J'observe alors les deux policiers, j'ai la curieuse impression de les connaître... Mais d'où ? J'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne trouve pas. Pourtant, leurs regards me disent quelque chose. Et c'est là que tout me revient. Quelques semaines auparavant, l'IGPN avait obtenu un créneau de tir au pistolet dans notre commissariat de la Goutte d'Or. Leur équipe s'était entraînée juste avant la nôtre, au sous-sol. Lorsque nous sommes arrivés, le formateur a demandé nos noms et j'ai donné le mien en premier, bien fort : « *Moi c'est Mameche Karim, matricule 485 442 !* » Tout à coup, les gars de l'IGPN se sont retournés et m'ont regardé fixement. Les deux faisaient partie du lot. Je comprends aujourd'hui ce que cela voulait dire : ils m'avaient vu en photo, ils connaissaient ma voix grâce aux écoutes, mais ce jour-là, ils me voyaient en vrai pour la première fois. À cet instant précis je m'en veux terriblement : ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille mais je n'ai absolument rien vu venir.

Il est 23 h 30. « On reprendra l'audition demain matin, monsieur Mameche... »

De nouveau menotté dans le véhicule de police, je regarde Paris *by night* défiler sous mes yeux... jusqu'au palais de justice, porte de Clichy.

La cellule dans laquelle on me place est minuscule, les néons ne s'éteignent pas. À côté, d'autres détenus n'arrêtent pas de gueuler. Malgré mon épuisement j'essaie de m'endormir mais je n'y arrive pas.

Garde à vue, jour 2

Il est 6 h du matin, on me réveille en sursaut. Je n'ai quasiment pas dormi de la nuit, je suis « éclaté ». Ils savent que c'est comme ça que je risque de craquer. Le scénario est le même que la veille : menottes aux poignets, voiture de police, direction l'IGPN. Le policier qui m'accompagne se fait mielleux, il essaie de m'amadouer pour me soutirer des infos. Je lui explique gentiment que je ne viens pas de débarquer dans la police. Je connais la technique, j'ai fait pareil mille fois avec des voyous que j'ai interpellés... Sauf que moi je ne suis pas un voyou. Et je ne me reconnais dans aucun des dix-huit chefs d'inculpation. Je m'interdis d'enregistrer ces trucs que je n'ai pas faits !

Le policier n'insiste pas. Il se contente d'un sourire narquois : « On verra ça, Mameche... »

6 h 30. On me place dans une geôle au sous-sol. Les policiers boivent tranquillement leur café, passent devant moi, me regardent, amusés... J'ai l'impression d'être une bête sauvage dans un zoo. Je sais que c'est encore un moyen de pression psychologique mais je ne flancherai pas. Je

suis innocent et ce procès d'intention ridicule va bientôt s'écrouler, la vérité finira très vite par éclater.

La mascarade dure jusqu'à 9 h.

– C'est l'heure, suis-moi, Mameche !

Tiens ? La capitaine de l'IGPN me tutoie maintenant ? Ça ne présage rien de bon. C'est lorsqu'on se retrouve en tête à tête dans l'ascenseur que mes doutes sont confirmés.

– Alors ? Tu vas continuer à mentir comme un arracheur de dents ou tu vas nous dire la vérité aujourd'hui ? De toute façon, on le sait, les Arabes vous êtes tous des menteurs... Entre autres. Voilà ce qui se passe quand on met des Arabes dans la police !

Je serre les dents mais je ne réponds pas : elle essaie de me pousser à la faute, elle n'y arrivera pas. Au fond de moi, ce qui me peine le plus, c'est que je sais qu'elle le pense vraiment.

– Avant de commencer, désirez-vous un verre d'eau, un café ?

Nous sommes assis face à face dans le bureau. Qu'est-ce qui justifie ce changement soudain de ton ? Sûrement la présence des caméras. Je souris et refuse poliment.

– Donc, monsieur Mameche, reconnaissez-vous les crimes que l'on vous impute ?

– Non.

– Très bien, nous allons donc reprendre les auditions...

Inlassablement les questions s'orientent sur les informateurs, inlassablement, je continue à nier : je ne travaille pas avec des informateurs, c'est illégal. C'est alors que la question piège arrive.

– Connaissez-vous un certain Singh dit l'Hindou ?

Je me raidis aussitôt mais tente de ne rien laisser paraître.

– Oui, vite fait...

– *Vite fait* ça veut dire quoi ? Il vous a déjà donné des affaires ?

– Non, vite fait ça veut dire qu'on s'est croisés. Barbès c'est petit vous savez...

À l'intérieur de moi, je boue. Bien sûr que je connais l'Hindou, c'est un de mes informateurs principaux ! J'essaie de noyer le poisson, j'enrobe le récit comme je peux... Mais la capitaine ne semble pas me croire. Elle brandit alors un PV d'interpellation.

– L'histoire du kilo de dattes, ça vous parle ?

– Oui, bien sûr

– Est-ce que vous maintenez que ce qui s'est passé est rigoureusement la même chose que ce qui est écrit sur le PV ?

– Affirmatif.

– Vous n'avez pas travaillé avec l'informateur Singh surnommé l'Hindou ?

– Non, c'est un gardien d'immeuble qui nous a alertés.

– Pourtant, j'ai en ma possession une déclaration de votre collègue Malik El Fassi, faite auprès de sa commissaire, et qui prétend tout le contraire... Je vous lis ?

Je connais la déclaration d'El Fassi, je sais où la capitaine veut en venir... Je ne fais aucun commentaire.

– « Moi je ne peux plus bosser avec Mameche. Hier on a travaillé avec un informateur... » Il dit bien « un informateur »... « On a interpellé deux mecs qui avaient un kilo de coke, et Karim a volé la drogue et a mis de la pâte de dattes à la place en laissant repartir les mecs. Il a

aussi volé 1 200 euros à l'un des deux ». Vous en pensez quoi ?

– J'en pense qu'El Fassi n'en est pas à sa première calomnie. Lui et moi c'est une vieille histoire.

– J'adore les vieilles histoires, racontez-moi.

– Je n'ai rien à raconter sinon que tout ce qu'il dit est faux, confrontez-le et vous verrez bien.

– Nous n'y manquerons pas. Ça veut dire que vous n'avez pas volé la cocaïne ?

– Ni la cocaïne ni rien d'autre, dans toute ma carrière...

– Pas même les 1 200 euros ?

– La voiture des dealers était garée sous une caméra de surveillance, je l'ai fait exprès. Quand Moreno, celui qui m'a accusé du vol, est venu voir l'IGPN pour se plaindre de moi, vous n'avez même pas pris la peine de vérifier la vidéo de la caméra !

– Nous le ferons.

La journée s'annonce encore plus rude que celle de la veille. Les questions fusent dans tous les sens. Je sens que l'étau se resserre sur moi. Le fait de travailler avec des informateurs est un secret de Polichinelle. Non seulement toute la hiérarchie est au courant mais en plus elle le cautionne... C'est comme ça qu'elle nous a formés ! Ce n'est pas ça qui m'inquiète. Lorsqu'ils confronteront Max, mon chef, il leur dira que c'était sous sa bénédiction et ce sera terminé. Non, ce qui me préoccupe, ce sont ces dix-huit chefs d'inculpation qui sortent comme un lapin d'un chapeau ! Il va falloir que je tienne bon...

Minuit, Palais de justice, porte de Clichy

- Est-ce que je peux prendre une douche ?
- Bien sûr. Mais pour ça il faut que tu nous avoues un truc !
- Je comprends pas ?
- Ben c'est pourtant simple : un aveu, une douche, pas d'aveu, pas de douche !

Le policier me regarde, goguenard. Il semble fier de sa blague. Je n'ai ni l'envie ni la force de lui répondre. Je rejoins ma cellule. Je suis sale et épuisé. Pourtant, cette nuit-là encore, je n'arrive pas à dormir. Je n'arrête pas de penser à El Fassi...

J'ai rencontré Malik El Fassi, dit le Marocain, pour la première fois en 2010 alors qu'il était encore flic en uniforme et qu'il allait verbaliser ma Smart. Je lui ai montré ma carte de service. Il s'est excusé tout de suite, a rangé son carnet et on a discuté autour d'un café. Il voulait lui aussi entrer à la BAC, mais on lui avait dit que c'était tous des racistes. Je l'ai rassuré à ce sujet et je l'ai même encouragé à venir : à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de rebeus dans les services. Quelques mois plus tard, je l'ai croisé dans les couloirs. On n'était pas dans le même groupe mais on se voyait de temps en temps, parfois on déjeunait ensemble. Déjà, à l'époque, il la ramenait un peu, il jouait au flic voyou. Il traitait tous les Blancs de « mangeurs de porc ». Il se plaignait souvent qu'il aurait dû rester au Maroc. Mais c'est quand j'ai pris la tête du groupe 2 que ça s'est gâté entre nous. Il avait pris l'habitude de faire ce qu'il voulait avec son ancien chef. Aussi, quand il est venu me voir,

persuadé qu'Aaron et moi on trafiquait, et qu'il m'a proposé de « faire des coups » ensemble, j'ai instantanément refusé, ce qui l'a profondément agacé :

—Tu refuses parce que tu me fais pas encore confiance ! Mais tu vas finir par comprendre que je tiens la route. Demande aux anciens collègues les trucs de ouf qu'on a faits ! Et je peux te dire que ça a jamais fuité !

La discussion était surréaliste. « Faire des coups » ça voulait dire racketter des commerçants, dépouiller des indics, se faire de l'argent facile. Malheureusement, avec moi, il était mal tombé. C'est à ce moment-là qu'il a commencé à colporter des petites rumeurs sur moi et sur Aaron. Au début ce n'était pas bien méchant, il essayait surtout de nous faire passer pour des branques auprès des jeunes collègues. Mais les choses ont empiré après que j'ai fait rentrer une nouvelle recrue, un certain Curtel. El Fassi et Curtel se sont tout de suite mis en cheville et ont monté leur business à coups de petits larcins. Je l'ai appris par un de mes informateurs qui s'était plaint à moi car ils l'avaient dépouillé. Lorsque j'ai mis les choses au point avec eux, El Fassi s'est senti en danger et a continué à colporter des rumeurs de plus en plus grandes à mon sujet, faisant croire à tout le monde que je prenais des enveloppes. Il a inventé une histoire délirante : il racontait que deux de mes indics, Nasro et Gueddara, avaient arrêté de travailler avec moi, ce qui m'aurait profondément mis en colère. Toujours selon cette rumeur, j'aurais décidé de me venger en les invitant au restau et en les délestant d'une enveloppe de 20 000 euros ainsi que d'une Rolex ! La scène aurait été filmée et la vidéo aurait été en possession d'un certain Joël Larive, des Stups, un ami d'El Fassi, qui désormais me « tenait par les couilles ». Larive aurait

même parlé d'écoutes sur lesquelles on entendrait des voyous de leur bande dire qu'ils allaient me « fumer ». C'était vrai que j'avais arrêté de travailler avec Nasro et Gueddara, mais pour la simple et bonne raison que je ne pouvais pas les rémunérer et qu'entre-temps ils avaient été immatriculés chez les Stups ! Tout le reste était le fruit de l'imagination fertile d'El Fassi ! L'affaire est tout de suite remontée aux oreilles de Max qui m'a convoqué dans son bureau pour me tirer les vers du nez.

– Il paraît qu'il y a une vidéo où on te voit prendre une enveloppe, c'est vrai ?

– Si cette vidéo existe, ils n'ont qu'à la sortir...

– Mais si ça sort, je serai obligé de faire un rapport et de t'exclure de la BAC !

– Max, je suis sous tes ordres depuis 15 ans ! Si je te dis que j'ai rien pris, c'est que j'ai rien pris !

Bien sûr, la vidéo n'est jamais sortie car elle n'existait tout simplement pas. Lorsque j'ai fait comprendre à El Fassi qu'il avait dû se tromper, il s'en est sorti par une pirouette. Et à partir de ce moment-là, il m'a évité comme la peste, se débrouillant pour ne plus tourner avec moi. Mais la rumeur a continué à se propager à mon sujet. Un jour, alors qu'on était délestés dans le 19^e arrondissement, je me suis retrouvé avec El Fassi qui, cette fois-ci, n'avait pas pu m'éviter. C'est alors que les mêmes rumeurs me sont revenues aux oreilles de la part des collègues du 19^e... Toujours cette histoire de 20 000 euros et de Rolex ! Mon sang n'a fait qu'un tour. Je me suis mis à ironiser bien fort pour qu'El Fassi entende :

– Oh là là, même les collègues du 19^e sont au courant de la rumeur comme quoi je prends des enveloppes ! J'espère que celui qui a raconté de la merde, il ne lui arrivera jamais rien

de grave... Par contre, je souhaite de tout mon cœur que ses enfants souffriront et qu'il les verra souffrir !

Il n'en fallait pas plus pour faire bondir El Fassi qui avait le sang chaud.

– Tu parles de moi, là ?

– Pourquoi, c'est toi qui colportes ces rumeurs ?

Il a hésité un instant.

– Oui, mais c'est parce que je les ai entendues.

– Tu sais, c'est pas bien de faire ça !

– On peut se parler en tête à tête ?

– Si tu veux...

Et là, El Fassi a commencé à noyer le poisson : les Stups auraient dit ça... Il aurait entendu que... Nasro et Gueddara auraient menti... Finalement il n'y aurait pas de vidéo... Bref, El Fassi a fini par se confondre en excuses.

– T'inquiète pas, je vais faire un démenti.

Pour ma part, j'ai réuni les équipes du 18^e et j'ai remis toutes les pendules à l'heure. Et l'affaire s'est tassée... Du moins en apparence. Voyant que dans mon groupe il ne pouvait toujours pas trafiquer, El Fassi a demandé à être muté dans le 8^e arrondissement. Malheureusement pour lui, Max a refusé, car on était en sous-effectif et j'ai dû lui mettre un avis défavorable... Ce qui l'a rendu dingue. À partir de ce moment-là, il n'a pas arrêté de se mettre en arrêt maladie, prétextant qu'il était en dépression, qu'il ne pouvait plus bosser avec moi, que c'était insupportable. Les rares fois où il venait bosser, il me présentait des plans foireux, il ne me faisait pas confiance. Il en est même venu à saboter un de mes dispositifs de surveillance !

C'était un jour où on était en planque devant le Moulin-Rouge avec deux nouveaux. On surveillait une possible transaction de shit dans la rue quand soudain, bingo !

– Transac, les gars ! On interpelle !

Ni une ni deux, les nouveaux et moi on a interpellé le dealer tandis qu'El Fassi s'est occupé du consommateur. Mais au moment où on l'a rejoint, il nous a regardés d'un air désolé.

– Il a rien sur lui !

– Comment ça, il a rien ? J'ai vu la transaction !

– Bah, t'as dû mal voir...

J'ai compris tout de suite qu'il me prenait pour un imbécile. Même si le gars avait jeté discrètement la barrette, impossible qu'il ne l'ait pas vu ! Il voulait juste me dénigrer devant les jeunes. Je rongais mon frein...

Il a raison m'sieur, j'ai rien du tout !

Le consommateur venait de s'exprimer avec un fort accent kabyle, c'était inespéré.

– T'es Kabyle ?

– Ouais, pourquoi ?

– (En kabyle) Je te jure qu'il t'arrivera rien. Dis-moi juste la vérité et je te libère !

– (En kabyle) Tu me le jures ?

– (En kabyle) T'as ma parole de Kabyle !

– (En kabyle) OK, je sais que t'es réglo, je te connais, le Bylka... Elle est juste là, la barrette !

– (En kabyle) Tu peux la désigner à mon collègue, s'il te plaît ?

Un des jeunes s'est mis à fouiller dans la jardinière toute proche et a brandi la barrette de shit d'un air victorieux :

– Elle est là, chef !

– Alors Malik, y a pas de transac ?

El Fassi est devenu rouge pivoine. Il était sur le point d'exploser :

– Je suis malade, j'ai la diarrhée... Ramène-moi au commissariat ! Ou non, tiens, je rentre chez moi ! Tu veux me faire passer pour un con devant les bleus, c'est ça ? Et en plus tu parles en kabyle pour qu'on comprenne pas !

– Tu sais, t'es marocain Malik. Si un jour tu tombes sur des Marocains, tu pourras faire pareil...

Et c'est après ça qu'est arrivée la fameuse histoire du kilo de pâte de dattes ! Enfin, sur le moment, c'était censé être de la coke. Le plan nous avait été donné par l'Hindou. Au vu de la quantité, on aurait dû laisser les Stups s'en charger, mais Max voulait se faire mousser pour redorer un peu son blason. Tout le service était en ébullition, à part El Fassi qui ne voulait pas faire la planque. Mais Max qui avait tout organisé, l'a remis direct sur les rails : « Ici, tu fais ce qu'on te dit ! »

C'est alors que l'info est tombée : « Les dealers sont en route ! » Et là, ça a été l'effervescence : j'ai pris Curtel et Aaron avec moi et on s'est calés dans un café, juste en face du lieu supposé de la transaction. El Fassi et les autres collègues, eux, sont restés en retrait, au café d'Albert. Samba, un autre de nos indics, est allé au contact du dealer. Et on a attendu... Un peu trop longtemps à notre goût. L'Hindou, qui était chargé de nous transmettre les infos, nous a expliqué que le dealer ne voulait pas montrer la marchandise tant qu'il ne verrait pas l'argent. Et pour nous, pas de marchandise, ça voulait dire pas de flag !

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

YVAN CARDONA
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2025

